

Françoise Ugochukwu

Portraits de femmes au Biafra Étude comparée de Chinua Achebe et Leslie Ofoegbu

« La guerre civile nigériane est généralement considérée comme un moment décisif dans l'histoire politique et littéraire du Nigeria. De nombreux ouvrages de poésie, des pièces de théâtre, des romans et d'autres récits ont en effet été directement inspirés par ce conflit, et cette inspiration est parfois si prégnante qu'il devient extrêmement difficile de distinguer la fiction de la réalité »¹, remarquait K. Booker (2003 : 174). La « moisson littéraire » (Amuta 1988 : 87) de la guerre civile nigériane, qualifiée d'« hybride et située entre roman et manuel d'histoire » (Nwahunanya 1991 : 431)², est sans aucun doute au cœur de la littérature nigériane, composée essentiellement de romans — genre littéraire préféré des Igbo — mais comprenant aussi cinquante-cinq mémoires ou récits autobiographiques. Le blocus économique imposé à la région sécessionniste, la paix relative dont jouissait à l'époque le reste de la fédération et les effets de la désinformation et de la propagande sur les nouvelles en provenance du réduit biafrais expliquent en partie le fait que les auteurs de ces ouvrages soient en grande majorité des Igbo ayant vécu ces années de guerre dans leur région d'origine — les femmes sont peu nombreuses parmi eux³ et toutes sont igbo, de naissance ou par alliance (Adimora-Ezeigbo 2005 : 223). Parmi elles, deux femmes d'origine étrangère : Leslie Ofoegbu et Rosita Umelo, porte-parole du nombre important d'étrangères mariées à des Nigériens et établies dans le pays dans les années 1960.

La guerre ne favorisait pas la production littéraire : à l'époque, les Igbo « cherchaient à survivre à tout prix [...], appelant de leurs vœux la fin du conflit pour pouvoir partager leur expérience de guerre avec leurs amis de l'autre côté » (Nwapa 1975 : 5).

1. Toutes les traductions françaises d'ouvrages publiés en anglais seulement sont de l'auteure de cet article.
2. Voir également BRYCE (1991 : 29).
3. Cela a souvent été regretté par de nombreuses critiques féminines.

Cahiers d'Études africaines, XLVIII (3), 191, 2008, pp. 437-456.

Nwapa réussit cependant à écrire une nouvelle, « Mon frère soldat », publiée en 1971 dans le recueil *This is Lagos*. Le seul roman écrit dans ces années-là, *La route d'Udima* de Nwankwo (1969), fut d'abord publié en allemand à partir d'un manuscrit anglais. La production littéraire igbo reprit dès le début des années 1970, mais la plupart des romans et autres récits sur la guerre sortirent quelques dix ans après, comme si les auteurs avaient éprouvé le besoin de prendre du recul, de se reprendre avant de revivre ces expériences à travers l'écriture. La situation politique du pays au sortir de la guerre n'était en tout cas guère favorable à de telles publications, et le lectorat ne tenait pas à se rappeler un conflit qui avait déchiré la fédération. Une distanciation était de plus essentielle à la recherche de l'objectivité et de l'authenticité du témoignage (Emenyonu 2004 : 104 ; Bryce 1991 : 29). Les deux auteurs étudiés ici, en dépit de leurs différences, sont tous deux des témoins de l'intérieur : « En un sens, la plupart des ouvrages écrits par les Nigériens impliqués dans le conflit peuvent être considérés comme littérature de témoignage » (Feuser 1986 : 121).

Ordinaire et extraordinaire quotidien

L'opinion de Bryce (1991 : 36) sur le *Never Again* de Nwapa (1975) pourrait s'appliquer à *Blow the Fire (Attiser le feu)*⁴ d'Ofoegbu (1985) : « Ce qu'elle fait très bien [...], c'est de donner une idée de l'existence des civils ordinaires et apolitiques, et de leurs efforts pour survivre. » La politique nationale n'occupe jamais le devant de la scène : quelles que soient les sympathies biafraises des auteurs ou de leurs personnages, c'est la vie quotidienne qui occupe les pages de ces ouvrages, même s'il est par ailleurs évident, comme le notait Adimora-Ezeigbo (2005 : 229), que « raconter l'histoire des gens est un acte politique ».

Femmes en guerre et autres nouvelles, ce recueil de nouvelles d'Achebe (1981), et plus spécialement la nouvelle qui en a inspiré le titre, rendent compte de la désintégration provoquée par le conflit. Si cet ouvrage a attiré l'attention des critiques, c'est qu'on y retrouve les thèmes chers à son auteur⁵, dont les opinions pro-biafraises étaient par ailleurs bien connues⁶. Au cours des premiers jours qui suivent la déclaration d'indépendance du pays, dans la nouvelle « Femmes en guerre »⁷, les deux personnages principaux (Gladys et Nwankwo) se portent volontaires, « brûlant [...] d'envie de porter les armes

4. Ce récit autobiographique n'a pas encore été traduit en français.
5. Voir les poèmes d'ACHEBE (1971) et son dernier roman, *Les termitières de la savane* (1994).
6. Achebe fut ambassadeur extraordinaire du Biafra pendant toute la durée du conflit.
7. Le recueil de *Femmes en guerre et autres nouvelles* compte douze nouvelles : « Le fou », « L'électeur », « Le mariage est l'affaire du couple », « Akueke », « Les années d'école de Chike », « L'œuf du sacrifice », « Une créancière vindicative », « Le sentier des morts », « Le choix de l'oncle Ben », « Jours de paix », « Bébé-la-douceur » et « Femmes en guerre » ; les trois dernières sont directement inspirées par la guerre du Biafra.

pour défendre cette nouvelle nation pleine de promesses » (Achebe, p. 134). Ils se retrouveront au barrage routier d'Awka, tandis que la guerre descend lentement vers le sud. La jeune fille participe maintenant à la défense civile organisée par la police et prend son rôle très au sérieux, fouillant les coffres des voitures sans se laisser intimider par les commentaires de leurs propriétaires — comme elle le dit, « c'est vous, les gens du gouvernement, qui nous avez confié cette tâche » (p. 135). Dix-huit mois plus tard, « la situation s'était beaucoup détériorée » et le comportement des deux jeunes gens se détache sur un fond où se mêlent la mort et la faim, la résignation et le défi (p. 137).

Les deux personnages d'Achebe sont de ceux, nombreux à cette époque, qui « n'avaient d'autre envie que de s'emparer des quelques bonnes choses de la vie qui restaient encore, et de s'amuser le plus possible » (p. 138). Loin de l'héroïsme des premiers jours et du courage des conscrits, ils sont présentés comme des gens ordinaires, « avec un peu de bon et de mauvais » et bien décidés à jouir de la vie malgré tout. Nwankwo passe ses journées à la recherche de nourriture (riz, haricots secs, *gari*⁸), et même si les vivres qu'il reçoit sont destinés à deux familles nombreuses, comprenant quelques dix enfants, il éprouve de la honte à remplir son coffre sous les yeux de la foule affamée et en haillons qui contemple en silence ce privilégié usant de son influence pour sauter la queue et jouir d'un traitement de faveur.

Blow the Fire, le récit de Leslie Ofoegbu (1985), rend compte de la survie d'une *Nigerwife*, une épouse étrangère⁹ ; c'est également un témoignage sur les tribulations des populations déplacées qui s'intéresse surtout à sa cellule familiale, son couple et ses enfants — les siens et tous ceux dont elle s'occupera pendant la durée du conflit. Elle soutient le moral de son mari dans leurs déplacements et se mue en chef de famille en son absence tout en partageant son temps entre la garde des enfants, les soins aux malades et aux blessés et l'enseignement bénévole.

La guerre et la famille sont les deux grands thèmes des trois nouvelles d'Achebe sur la guerre comme de l'ouvrage d'Ofoegbu, récit autobiographique de 167 pages très différent de ces courtes nouvelles, mais qui, tout comme *Femmes en guerre et autres nouvelles*, est un récit de survivant. Pour Ofoegbu (p. 4), « on a déjà beaucoup écrit sur les côtés politiques et militaires du conflit, et j'ai donc décidé de me cantonner à l'évocation des événements qui ont eu un impact direct sur notre vie de famille ». Les deux livres adoptent une approche multiple du conflit, offrant le point de vue d'un autochtone sur la façon dont le conflit a transformé la vie quotidienne et les relations interpersonnelles, le travail et les loisirs. Ils révèlent aussi

8. Farine de manioc.

9. *Nigerwives* est le nom d'une organisation humanitaire regroupant les étrangères mariées ou établies au Nigeria dans le but de faciliter leur intégration. Site Internet : <<http://www.nigerwivesnigeria.com/index.htm>>.

un changement dans les valeurs et le comportement, et le rôle crucial des femmes en tant que gardiennes de la vie au cœur de la zone encerclée.

En fin de compte, « les femmes ont lutté sur tous les fronts pour tenter de ramener la situation à la normalité (ou du moins à son apparence) — une tâche qu'elles considéraient comme une obligation morale et un devoir civique. Elles ont livré des batailles journalières en jouant des rôles multiples, alors même que s'effaçait progressivement la frontière entre le public et le privé, le personnel et le politique, l'individuel et le collectif » (Nnaemeka 1997 : 253).

Des récits de femmes

La question suivante a été posée : hommes et femmes n'ont-ils pas vécu la guerre de la même façon (Bryce 1991 : 29) ? Bien que la majorité des auteurs de ces récits de guerre aient jusqu'à présent été des hommes, ce sont les femmes qui sont au centre de leurs récits. Dans les textes étudiés ici, le combat des femmes est présenté de façon différente par chacun des deux auteurs.

« Femmes en guerre » a fait l'objet de plusieurs études. Pour Amuta (1988 : 89), cette nouvelle illustre « l'un des thèmes majeurs d'[Achebe], le dilemme moral des femmes nigérianes en situation de conflit ». Dans le texte, Gladys a une camarade, Augusta, à laquelle son petit ami a « dégoté une place dans l'avion de Libreville pour aller faire ses achats. [...] Elle reviendra dans un avion transporteur d'armes, chargé à la place de chaussures, de perruques, de slips, de soutiens-gorge et de produits de beauté et Dieu sait quoi d'autre qu'elle vendra alors pour des milliers de livres » (Achebe, p. 148). Et le narrateur de commenter : « Vous les femmes, vous êtes vraiment en guerre, pas vrai ? » (p. 148)¹⁰. Quant à Gladys, personnage principal, c'est une lycéenne qui a eu d'abord une foi touchante dans le conflit ; maintenant, trompée par les hommes dans lesquels elle avait placé sa confiance, et pressée par la faim, elle en est réduite, comme beaucoup d'autres, à la prostitution : « Une tête de morue séchée, pas plus, ou un dollar américain et les voilà prêtes à tomber dans votre lit » (p. 150). Sa toilette révèle son changement de comportement : à l'époque où elle inspectait les véhicules sur la route, « c'était une belle fille qui portait un pull bleu bien moulé, un jean kaki, et des baskets, les cheveux tressés à la nouvelle mode qui donnait aux jeunes filles un air effronté » (p. 104). Quelques mois ont suffi à la transformer et Nwankwo la retrouve avec « une perruque de couleur vive et tout en hauteur, une jupe et une blouse très décolletée, toutes deux très chères. Ses chaussures, qui venaient certainement du Gabon, avaient dû coûter une fortune. Bref, se dit Nwankwo, il fallait qu'elle soit

10. Les notes suivantes tirées de *Femmes en guerre et autres nouvelles* mentionneront le nom d'Achebe sans précision de date.

entretenu par un monsieur bien placé, un de ceux à qui la guerre fait gagner un tas d'argent » (p. 141). Elle le choque ensuite « par l'empressement qu'elle mit à le suivre au lit et par son langage » (p. 153). Le « terrible changement » (p. 154) de la jeune fille aurait pu lui attirer une condamnation, mais l'auteur penche pour l'indulgence et Nwankwo en viendra à la considérer comme une victime, une personne sous influence et en danger. Ce revirement de sentiments l'amène même à éprouver de la honte et il se prend à détester « les danses et les frivolités auxquelles ses amis s'accrochaient, comme des gens en train de se noyer » (p. 144). Dans les dernières pages du récit, Nwankwo compare Gladys à « un miroir reflétant l'image d'une société dont le cœur est entièrement pourri et plein de vers » (p. 154). Se sentant responsable, en tant qu'homme, de sa déchéance, et parce qu'elle l'a révélé à lui-même, il décide alors de prendre soin d'elle. Le fait qu'il se sente coupable change son comportement social : alors qu'il avait auparavant refusé de prendre dans son auto une vieille femme épuisée, il s'arrête maintenant pour ramasser un jeune soldat blessé. C'est là une transformation radicale, opérée par Gladys sans un mot. La fin inattendue de la nouvelle va prouver la supériorité morale de la jeune fille. Au moment où le bombardier les survole, et alors que Nwankwo s'enfuit vers la brousse, elle reviendra vers la voiture pour aider le soldat blessé à s'en extirper, sachant que ce geste peut lui coûter la vie — elle va d'ailleurs en mourir. Cette attitude révèle que ce sont les femmes qui détiennent la clé de la transformation sociale, et le salut ou la damnation des hommes — une immense responsabilité qui va à l'encontre de la position féministe blâmant l'écrivain pour sa représentation négative des femmes. Achebe confirmait en 1968 à la fois sa conviction et l'authenticité des détails dont il s'était inspiré dans un entretien avec Neogy (1997 : 222) : « On découvre un nouvel état d'esprit [...], une nouvelle détermination pour être plus précis. J'ai passé quelques trois semaines en Europe. À mon retour, j'ai découvert que des jeunes filles avaient remplacé la police dans le contrôle de la circulation. Elles avaient vraiment pris cette décision seules : personne ne le leur avait demandé. » Il est intéressant de noter que la nouvelle qui a donné son titre au recueil d'Achebe souligne un changement progressif de l'attitude masculine envers les femmes et une transformation de leur image. Au début du récit, Nwankwo ne croyait pas les jeunes filles capables de se battre ; « Il était persuadé, bien sûr, que ces jeunes filles et ces femmes se prenaient très au sérieux, c'était suffisamment évident. Mais n'en était-il pas de même des gosses qui défilaient d'un bout à l'autre des rues à ce moment-là, faisant l'exercice avec des bâtons et portant sur la tête la marmite de leur mère en guise de casque ? » (Achebe, p. 137). La réflexion de Nwankwo n'est pas seulement péjorative, elle révèle son adhérence aux préjugés traditionnels considérant les femmes comme faibles, peu fiables et peu intelligentes. Le comportement de Gladys lui fait honte et cette rencontre va le forcer à réviser ses jugements ; ce détail significatif est également un signe du questionnement des attitudes et valeurs traditionnelles exigé par le bouleversement de la vie quotidienne dû au conflit.

Le personnage principal de *Blow the Fire* est une jeune Écossaise qui épouse un Igbo, rentre avec lui au Nigeria et passe trois ans au Biafra, partageant son temps entre son mari et ses enfants tout en servant la communauté au sein de laquelle elle vit. Elle sortira de là avec « un trésor de souvenirs heureux et tristes. Une solide éducation ! » (Ofoegbu, p. 167). À travers elle, le lecteur rencontre un groupe d'héroïnes ignorées, les femmes étrangères — cette Sierra Léonaise mariée à un Igbo, et leurs six enfants (p. 92) ou cette autre étrangère morte d'un cancer après avoir refusé son rapatriement (p. 2) — qui ont toutes refusé de quitter le pays au début du conflit. « Au début de 1967, il y avait plus de deux cents femmes étrangères mariées à des Igbo ou à d'autres Nigériens de l'Est et vivant dans la région qui allait être affectée par le conflit ; à la fin de la guerre, elles n'étaient plus qu'une quinzaine » (p. 2). Le récit autobiographique d'Ofoegbu témoigne de la lutte quotidienne de celles qui avaient choisi de rester. Son ouvrage les montre en train de fourrer dans l'auto l'essentiel de leurs biens pour évacuer la ville ou de cuisiner avec des trésors d'ingéniosité alors que tout manque ; elles s'occupent de leurs enfants et recueillent les orphelins, prennent la place des enseignants dans les classes vides, combinent les rôles paternel et maternel en l'absence de leur mari et se débrouillent pour garder le moral.

Gros plan sur la famille

Les deux auteurs mettent en scène des familles séparées, les hommes restant généralement le plus longtemps possible en ville — Nwankwo à Owerri, Len à Umuahia ou ailleurs, tandis que femmes et enfants se replient vers le village ancestral, plus souvent épargné par les bombardements. Adimora-Ezeigbo (1992 : 224) note que la plupart des écrivaines igbo (Nwapa, Emecheta, Ofoegbu, Njoku) placent ainsi la famille au centre de leurs œuvres. Le recueil d'Achebe illustre la façon dont le conflit affecte la vie familiale, les trois nouvelles sur le Biafra évoquant plus particulièrement la menace pesant sur les relations hommes-femmes et les rapports familiaux du fait des bouleversements de la vie quotidienne.

Dans « Femmes en guerre », les événements donnent à un homme et à une jeune femme l'occasion d'une brève liaison, et le texte illustre le questionnement global affectant les valeurs traditionnelles tandis que le couple tente de réconcilier la morale d'avant-guerre et le besoin immédiat et impérieux de tendresse alors que tout s'écroule autour d'eux. « Bébé-la-douceur », autre nouvelle d'Achebe dans *Femmes en guerre et autres nouvelles*, met en scène deux amis évoquant la séparation d'un autre jeune couple, défait par l'obsession du fiancé pour le sucre. Avec la troisième nouvelle inspirée par la guerre, « Jours de paix », et écrite sur un ton mi-amusé mi-moqueur, nous faisons connaissance avec une petite famille chrétienne, très unie et d'un optimisme à tout cran, qui réussit à surmonter tous les

obstacles et à sortir vivante de trois ans de guerre sans avoir rien perdu de son idéalisme.

Ofoegbu décrit son propre texte comme « le compte-rendu de nos expériences familiales », écrit de mémoire et basé sur des notes et un journal personnels, et sur les photocopies de lettres envoyées à la famille et aux amis pendant la guerre. C'est l'histoire d'un couple qui, ayant choisi de rester ensemble pendant le conflit, élève trois enfants tout en prenant en charge un grand nombre d'orphelins. Comme l'auteure le dit, « nous avançons, en famille, d'une époque à une autre » (Ofoegbu, p. 163). Amenée à réfléchir sur son expérience par le questionnement de ses anciens collègues de travail de Lagos, elle écrit : « Pourquoi suis-je restée, m'a-t-on souvent demandé. [...] Je suis restée parce que j'étais convaincue que le mariage est un engagement à vie, pour le meilleur et pour le pire, qui n'offre pas l'option d'abandonner ses responsabilités quand tout va mal. Len considérait qu'il ne pourrait se justifier aux yeux des siens s'il profitait de la nationalité de sa femme pour quitter le pays » (p. 2).

Le chauffeur de Nwankwo, dans « Femmes en guerre » a lui aussi une famille, « une femme et six, ou était-ce sept ? enfants, et un salaire de dix livres par mois, alors que le manioc¹¹ avait atteint au marché le prix d'une livre par mesure » (Achebe, p. 140). Les deux auteurs parlent des familles, et plus spécialement des enfants, perçus comme fardeaux, réduits à des bouches à nourrir à un moment où la nourriture devient rare. Les auteurs se préoccupent de la stabilité des couples qu'ils présentent, mais surtout de la sécurité des enfants, car cela affecte la vie et les décisions prises au quotidien. C'est justement parce que leurs enfants étaient encore très jeunes à l'époque que Leslie Ofoegbu (p. 2) a pris la décision de rester avec son mari. Au Biafra, la plupart des enfants n'allaient plus à l'école (Igbokwe 1995 : 16) et le récit d'Ofoegbu nous présente Nnenna, la fillette abandonnée, souffrant du kwashiorkor¹² et « mendiant un repas par-ci, un matelas par-là et reprenant sa route dès qu'elle se sentait plus forte. Une image sinistre de la vie pour un enfant qui n'avait pas l'air d'avoir plus de trois ou quatre ans » au moment où le couple la recueille (Ofoegbu, p. 66). Derrière elle, à l'arrière-plan, s'étendent les camps de réfugiés où « le manque de protéines auquel s'ajoutait une malnutrition générale réduisait les enfants et les bébés à l'état de squelettes ou de créatures au ventre ballonné ». Ofoegbu commente (p. 89) : « Il nous suffisait de regarder ces enfants pour connaître toute leur histoire. » Il y avait aussi ces « femmes d'une maigreur douloureuse sur la route avec leurs enfants malades » et plus loin encore, si différents, les nombreux enfants évacués pour leur sécurité et qui finissaient par rentrer pour être rendus à leur famille, « une foule d'enfants "éclatants de santé", de retour du Gabon » (p. 117).

11. La farine de manioc, la nourriture la moins chère.

12. Syndrome de dénutrition infantile dû à une carence protéique.

Survivre ensemble

Les deux auteurs décrivent sans émotion la vie quotidienne sous les bombes, une situation plus tard confirmée par Igbokwe (1995 : 16) : « Tous les jours, les familles vont “s’abriter” vers dix heures du matin, du fait des raids aériens ennemis. Les bombardements constants signalent d’habitude l’approche des troupes fédérales et la fuite vers la brousse. Leurs valises sur la tête, une natte ou une marmite sous le bras, les gens s’en vont chercher refuge ailleurs dans la région. [...] On plaçait les enfants comme domestiques. Quelques adolescentes étaient tacitement encouragées à rendre visite aux soldats dans le campement et ramener de la nourriture à leur famille au bout de quelques jours. Certaines femmes mariées finirent même par faire de même pour survivre. »

Pendant ce temps, entre les raids, les gens se mariaient quand même, par défi, ce qui n’empêchait pas les familles de se trouver menacées par les difficultés, la séparation et l’adultère, ou même détruites par le viol ou les massacres. La mort était partout présente, dans le cercle des vautours et des bombardiers, dans la dévastation provoquée par les raids et colportée de bouche à oreille « alors que nous sommes en train de bavarder, quelqu’un est en train de mourir » (Achebe, p. 146). Sept parents proches des Ofoegbu moururent en moins de trois ans, et « aucune famille n’échappa à la faucheuse » (Ofoegbu, p. 4). Comme en témoigne l’histoire, racontée par Achebe (p. 148), du couple qu’on avait vu s’engouffrer, nu, dans l’abri du monsieur, la mort alimentait même les ragots.

L’« étroite relation » établie par Acholonu « entre l’État-nation, la guerre, la violence, sexuelle en particulier, et la relation entre sexes », à partir de son « association entre la nation sans cesse bombardée et déchirée et une femme violée dans ses poèmes dédiés au Biafra » (Ogede 1988 : 133), pourrait facilement s’appliquer à la nouvelle d’Achebe. Le « terrible changement » qui a fait de l’écolière une « prostituée » est celui de « toute une génération ! Les mères de demain ! » (Achebe, p. 152). C’est l’avenir du pays qui est en jeu, et par le biais de ses deux personnages, Achebe brosse un tableau sombre du jeune pays ravagé par la « maladie de la guerre » (p. 145). Cette maladie n’épargnait personne, ni les politiciens qui, après avoir entraîné leurs familles et leur peuple dans le conflit, étaient maintenant responsables de leur désespoir, ni les jeunes femmes¹³ abandonnées ou violées.

Alors que dans « Femmes en guerre », la famille et les amis des personnages, tout comme les foules, restent dans l’ombre, le texte d’Ofoegbu les place sur le devant de la scène. Les Ofoegbu ne se séparent jamais des

13. Le fait que Gladys représente le Biafra est encore suggéré par un commentaire sur sa façon de s’exprimer — cette manière bien à elle « de faire passer des quantités de choses en peu de mots, ou même en un seul » (ACHEBE, p. 147). C’est là un trait familier aux locuteurs igbo, puisqu’on le retrouve dans la structure du proverbe et du nom propre.

réfugiés auxquels leur vie est inextricablement mêlée, et ceci se traduit dans le récit par l'utilisation fréquente du pronom « nous ». Tandis qu'Achebe choisit de détacher ses personnages de la foule pour mieux mettre en relief leur caractère et montrer l'effritement progressif de leur moralité, l'analyse d'Ofoegbu est plus subtile et son style très différent. La technique d'écriture et le choix des deux auteurs ont été influencés par leur situation de l'époque : Ofoegbu faisait partie des populations civiles dont elle partageait l'exode, alors qu'Achebe bénéficiait d'un point de vue plus éclairé sur la situation politique et participait à l'action en tant qu'ambassadeur.

Un long exode

La route, qui servait le plus souvent de cordon ombilical reliant les familles et les époux séparés, était également le témoin de liaisons aussi instables qu'éphémères, soutenues par la peur de la mort et le besoin de nourriture, de tendresse et de sécurité. Le déplacement est au cœur des deux ouvrages considérés, qui parlent de routes et de ponts, de barrages routiers, de véhicules et de « dizaines de piétons, poussiéreux et épuisés, certains soldats, d'autres civils » (Achebe, p. 140) fuyant les villes et les villages, enfermés dans « un monde désespéré, fermé, assiégé, mais qui était pour tous un univers » (p. 138). Pour les Ofoegbu et leur parenté, la guerre avait débuté par un retour depuis les villes du nord, depuis Lagos et le Midwest. L'exode avait ensuite emmené les personnages d'Ofoegbu et d'Achebe vers les villes et les villages du pays igbo : Azigbo, Awka, Aba, Umuahia, Ugiri, Ogbor, le déplacement se poursuivant vers le sud au fur et à mesure de l'avancée des troupes fédérales, à la recherche d'un improbable abri dans un pays qui s'amenuisait comme une peau de chagrin. Le récit d'Ofoegbu (p. 99) est celui de réfugiés sans moyens de subsistance ni moyens de transport, partageant des appartements trop petits pour leur nombre, survivant avec un minimum et qui n'avaient plus ni sel ni sucre ni eau potable ni beaucoup d'espoir et qui pourtant chaque jour démontraient courage et initiative. L'auteure se souvient (p. 20) d'avoir dû utiliser les transports publics quatre fois par semaine, quand ils fonctionnaient encore : « Les européennes voyageant seules dans les taxis publics sont plutôt rares au Nigeria, et je pense qu'à l'époque, j'étais probablement la seule à emprunter cette route » (p. 15). Les voitures n'étaient pourtant pas un luxe personnel : le personnel médical en avait grand besoin pour s'approvisionner en médicaments et visiter les cliniques souvent éloignées (p. 97). Ofoegbu raconte aussi les difficultés d'argent, les bombardements, les abris, les rencontres avec les soldats blessés ou en débâcle et les soins aux victimes.

Dans « Femmes en guerre », c'est sur la route que Nwankwo rencontre Gladys, c'est là, dans sa voiture, qu'il fait plus ample connaissance avec elle, l'invite chez lui et l'emmène à la soirée dansante. C'est aussi là qu'elle trouvera la mort au cours d'un bombardement. La route est ainsi à la fois

le seul moyen de fuite et une tombe toujours ouverte, symbole du caractère éphémère et menacé de leur existence et de celle de toute une nation en exode perpétuel. C'est pourquoi les véhicules, le logement et les abris de toutes sortes étaient alors si importants : comme le dit Achebe (Neogy 1997 : 224) « vous réalisez d'un seul coup que la seule raison de vivre qui soit valable est celle qui garantit votre sécurité et celle de votre peuple ». Dans cet exode constant et désorganisé, posséder une voiture, c'est faire partie des privilégiés, comme le remarque Nnaemeka (1997 : 259) : « Dans le réduit biafrais, l'ultime symbole du privilège était la voiture. [...] Le peu de gens qui en possédaient une jouissaient de l'ultime privilège — celui d'évacuer rapidement leur famille quand la ville était assiégée [alors que] la majorité des Biafrais [...] n'avaient ni voiture ni biens. » Les deux textes étudiés sont sans doute des voix de privilégiés ; cependant, la réquisition forcée des bicyclettes et des voitures par l'armée (Ofoegbu, p. 38 ; Achebe, p. 82) et les carcasses calcinées le long des routes étaient un rappel constant de l'adage nigérian que « nulle condition n'est permanente »¹⁴.

La guerre a parfois exacerbé les inégalités sociales, mais elle a aussi bien souvent jeté riches et pauvres sur les routes de l'exode en les plongeant dans l'anonymat. Les deux auteurs, tout en suivant les tribulations de quelques individus auxquels ils ont attribué un nom, n'ignorent pas « cette foule d'épouvantails en haillons et aux côtes saillantes, [...] ces corps émaciés et ces orbites enfoncées » (Achebe, p. 139) prostrés derrière eux. La famille même de Nwankwo, l'un des deux personnages principaux de « Femmes en guerre », reste anonyme : on sait seulement qu'« il avait une femme et quatre enfants qui vivaient dans le village reculé d'Ogbu, et qui n'avaient pour se nourrir que les secours qu'il réussissait à trouver » (p. 140). Les ouvrages étudiés confirment dans le même temps le resserrement de l'espace vital et la désintégration des solidarités de clan : « Dans la situation actuelle, on ne pouvait rien faire pour les autres » (p. 140).

Fragments d'existence

Les textes donnent tous deux une image fragmentée de la guerre, faite d'une succession de gros plans et de paysages flous, rendant compte, dans leur manque de précision chronologique, des incertitudes de l'époque, sans que le lecteur puisse toujours se faire une idée précise du temps et des saisons. Les auteurs se font ainsi l'écho de l'enthousiasme des premiers jours. « La joie régnait dans tout le nouvel État. Les gens ordinaires n'avaient aucune idée de ce qui allait suivre. Ils étaient des milliers à se précipiter vers les centres de recrutement de l'armée biafraise » (Ofoegbu, p. 19). Lorsqu'on lit dans « Femmes en guerre » que lors de la troisième rencontre de Nwankwo

14. Fréquemment peint en grosses lettres sur le corps des camions.

et Gladys, « la situation s'était beaucoup détériorée » (Achebe, p. 137), cette phrase ne décrit pas tant la situation politique ou militaire — même si certains critiques considèrent que les auteurs masculins s'intéressent davantage à cet aspect des choses — que la vie quotidienne. Achebe lui-même, qui était bien placé pour être au fait des événements politiques du moment, se contente d'une seule allusion, préférant mettre en lumière le manque de nourriture et les souffrances des populations. Quant à l'héroïsme, il n'en parle qu'à demi-mot parce qu'« il s'exprimait bien au-delà de leur horizon habituel : dans des camps de réfugiés perdus dans des endroits reculés » que décrira mieux Ofoegbu, ou encore « dans les haillons trempés, dans le courage de ceux qui sans rien dans le ventre et sans armes, montaient en première ligne » (p. 138). Quant à Ofoegbu, elle débute bien son récit par un bref rappel de la situation politique en 1967 — la déclaration d'indépendance biafraise, la proclamation de l'état d'urgence au Nigeria et quelques-uns des événements qui suivirent —, mais se contente de quelques dates-clés (le blocus fédéral, le changement de monnaie, la reconnaissance du Biafra par l'un ou l'autre pays africain, les pourparlers de paix). Ce choix s'explique dans tous les cas par l'impact de ces événements sur la vie quotidienne : le changement de monnaie par exemple eut pour résultat quasi immédiat l'arrêt de l'import-export et la raréfaction de l'argent en circulation, du fait que la monnaie biafraise était imprimée en Europe et amenée par les avions de livraisons d'armes (Ofoegbu, p. 32). Le nombre de détails sur la guerre va toutefois s'amenuiser au fil des pages, tandis que l'auteure semble perdre tout intérêt pour la politique, choisissant plutôt de se consacrer au service humanitaire et à la survie de sa famille. Si Ofoegbu continue à écouter la radio, elle compte tout autant sur les conversations pour lui apporter des nouvelles de l'évolution du conflit : « Pendant la cuisson du repas [du soir], on rapportait toutes les nouvelles du marché. Ces conversations étaient devenues le journal et la radio du village » (p. 35). Dans les deux ouvrages, les raids aériens font les nouvelles et en disent plus long que la politique internationale, désormais réduite à des ragots : « Dès que nos gars les attaquent un peu trop, ils envoient un sos aux Russes et aux Égyptiens pour qu'ils viennent avec leurs avions » écrit Achebe (p. 147) ; et Ofoegbu (1985 : 26) se souvient des rapports colportés par les buveurs de vin de palme, « que l'homme assis tranquillement dans un coin [du bar] était Ojukwu en personne, venu écouter ce que pensaient les gens ».

Nnaemeka (1997 : 251), étudiant un autre récit de guerre, *Withstand the Storm* de Njoku (1986), écrit lui aussi par un témoin de première main, l'accuse de répétitions et reproche à son journal de « rentrer dans des détails insignifiants » et d'« ignorer la relation entre son propre drame et le développement du drame collectif ». Cette critique ne considère pas le fait que, loin d'une politique ignorée, ces détails apparemment insignifiants étaient devenus une raison de vivre. La perte des routines journalières, des calendriers et des habitudes des temps de paix amène les écrivains à magnifier,

comme à la loupe, les petits détails et les objets de tous les jours, les nécessités tenues pour normales auparavant comme l'eau courante, ou les plus petits événements comme l'achat d'une paire de rideaux ou le plaisir d'une tasse de thé. Dans cet univers clos et instable, ces détails insignifiants prennent une place de plus en plus importante, reflétée au fil des pages par de longues descriptions, ou, dans « Bébé-la-douceur », par la séparation dramatique d'un jeune couple à la suite d'une dispute causée par une poignée de morceaux de sucre. L'achat et la préparation de la nourriture en particulier sont au centre des préoccupations quotidiennes dans ce paysage de femmes et de faim. « À côté de l'église, une femme faisait frire des beignets tous les matins pour les vendre et nous en achetions pour un shilling pour le petit déjeuner. » Suivent douze lignes de recette et d'explications sur la façon de « se procurer un déjeuner assez équilibré pour la somme maximum de quelques centimes » (Ofoegbu, p. 14).

La société qui nous est présentée est cependant, et dans le même temps, remarquablement organisée, dans une tentative désespérée pour maintenir une sorte de routine, l'attention au détail, comme Gladys fouillant méthodiquement le coffre des voitures au barrage routier, permettant d'oublier une réalité menaçante. Les auteurs ne se contentent pas de montrer les efforts des personnages pour garder ou réinventer une routine au sein d'un quotidien chaotique ; ils soulignent la détermination des Biafrais de maîtriser le temps tout en s'adaptant au changement de rythme, depuis la fièvre des premiers jours jusqu'à la lente détérioration des mois suivants.

Les hommes sont souvent absents de cette nouvelle société dirigée par les femmes : ils travaillent encore en ville pour tenter de ramener un peu d'argent chez eux, ou sont au front, et les deux ouvrages révèlent le rôle important joué par les quelques étrangers restés sur place, journalistes, pilotes amenant vivres et munitions, bénévoles des centres de secours, prêtres et religieuses tenant les centres de secours, au moment où les réfugiés sont de plus en plus nombreux à se presser à leur porte. Achebe ne met en scène que quelques Européens, qui, bien qu'essentiels à la survie de la communauté, n'ont qu'un rôle périphérique dans le récit ; Ofoegbu au contraire offre un compte rendu beaucoup plus détaillé du travail des missionnaires.

Les deux ouvrages donnent une idée du temps qui passe et du glissement vers le chaos, là encore en instantanés fragmentaires : civils sur le bord des routes, affamés, malades ou convalescents, et pourtant incapables d'acheter des médicaments ; centres de charité, hôpitaux de fortune. Le rationnement de l'essence, les avions amenant des armes et des secours ; la fièvre, l'anémie, la gale, le paludisme, les vers, la toux, le kwashiorkor et la mort sans cercueils : « S'il y avait de l'argent pour un cercueil, on s'en servirait pour acheter à manger » (Ofoegbu, p. 98). Plus que tout le reste, c'est une question d'endurance : « Il faut que la vie continue » (p. 96).

1968-1969 est l'année du changement de monnaie et de l'inflation sans personne à qui emprunter. « C'était une atmosphère que je n'oublierai jamais :

un mélange de crainte et de foi » (p. 55). L'année suivante verra une augmentation des raids aériens, des victimes et des soldats blessés, et une recrudescence des coupures de courant ; une épidémie de grippe et de tuberculose, une augmentation du nombre de cas de kwashiorkor — « un combat pied à pied pour la santé de plus de deux cents enfants » (p. 109). Achebe comme Ofoegbu présentent un mélange étrange de pauvreté et d'incertitude attifées des lambeaux d'aisance d'un style de vie d'avant-guerre : le lancement d'un nouveau commerce, quelques autos sur la route, l'écoute des programmes de radio, une nouvelle émission de loisirs à la télévision, un mariage, des soirées dansantes et un combat futile pour garder l'apparence de la normalité. Le soir de Noël 1969 est endeuillé par de terribles bombardements et « la population tout entière semble être en marche » (p. 137). Puis, soudain, la guerre prend fin et Achebe (p. 108), dans sa nouvelle « Jours de paix », rapporte l'histoire d'un homme ordinaire revenu à Enugu « avec sa famille débordante de joie et qui portait cinq têtes sur cinq paires d'épaules », pendant qu'Ofoegbu (p. 151) se souvient d'avoir rencontré « un soldat Yoruba [...] qui dit ne pas avoir retiré ses bottes depuis deux mois. Ses orteils avaient des coupures profondes » et elle lui donna de la pénicilline.

*

Dans la nouvelle d'Achebe, Nwankwo et Gladys, bien que pris dans la réalité et dotés d'une vraie personnalité, sont en fait les représentants de leur sexe, et le recueil de *Femmes en guerre* peut être considéré comme une clé de lecture des autres ouvrages de guerre, en ce qu'il résume le Biafra déchiré et sa lutte contre la pauvreté et l'annihilation, l'addiction et la désintégration morale. Quant au texte d'Ofoegbu, il peint une fresque qui pourrait servir de toile de fond aux personnages de Gladys et Nwankwo, illustrant leurs combats par l'inclusion des existences individuelles dans la foule tout en rappelant leurs souffrances.

Dix ans après la guerre, Ofoegbu (p. 4) justifiait la publication de son ouvrage en insistant sur le besoin urgent d'offrir au public autre chose que les comptes rendus des militaires et des politiciens. Son texte est loin de la froideur et de la sécheresse des rapports publiés par les états-majors ; c'est plutôt l'histoire toute simple de familles qui ont tout perdu par suite de circonstances qui les dépassaient, et d'un traumatisme qu'il fallait exprimer, pour éviter, selon les mots d'un autre titre, qu'il « revienne jamais » (Nwapa 1975). C'est aussi une précieuse leçon de vie qu'il lui fallait transmettre : « Nous avons pensé que ce récit faisait partie de l'héritage [des enfants] »¹⁵. Depuis, « certains des aspects les plus importants de la culture

15. La motivation de Njoku (citée dans NNAEMEKA 1997 : 252) était la même : offrir à ses enfants « la véritable histoire » de ce qu'elle avait vécu à cette époque.

et de la démographie igbo [ont été] renforcés par la production et la diffusion des mémoires collectives du Biafra » (Smith 2005 : 30).

Dans son entretien de 1968 avec Neogy (1997 : 224), Achebe, pressé d'expliquer le sens du combat de la jeune nation, exprimait sa difficulté de « le dire avec des mots ». Les deux textes étudiés ici se contentent de témoigner, recueillant les miettes de vies ordinaires dans les affres d'une guerre qui, aux yeux de certains d'entre eux, semblait avoir perdu de son sens. Le narrateur de « Bébé-la-douceur », réfléchissant sur ces années, remarquait : « Je n'avais envie de raconter aucune des histoires véritables que Cletus me poussait à raconter. Et heureusement, également, qu'Umera et son ami débordaient d'envie de raconter de plus en plus leurs propres tribulations ; car, pour la plupart d'entre nous, nous étions devenus à ce moment-là comme un troupeau de vieilles bonnes femmes hypocondriaques, qui auraient rivalisé entre elles pour exposer les détails les plus hauts en couleur de leurs maladies intimes. Et je trouvais cela d'un pathétique pénible et difficile à supporter » (Achebe, p. 119). Depuis, les écrivains se sont efforcés de mettre par écrit leurs mémoires traumatisées, leurs sentiments et leurs pensées, se servant pour cela de toute la palette des genres littéraires et optant souvent pour la description ou la métaphore pour recréer la vie qui était alors la leur. À en juger par le nombre impressionnant de publications sur le sujet, ils ont encore beaucoup à dire. Pour Eddie Iroh, « s'arrêter d'écrire sur [la guerre] serait s'arrêter d'écrire sur l'histoire du pays. On ne pourra jamais écrire assez sur cette tragédie qu'est la guerre » (cité dans Feuser 1986 : 150, note 46). Et ce, d'autant plus que depuis 1970, le pays a été secoué par bien d'autres conflits internes.

Le 17 février 2006 a vu le Nigeria en proie à de nouvelles violences. Selon le quotidien *Le Monde* en date du 23 février, et l'article du site Internet nigérian *BiafraNigeriaWorld* en date du 24 février, chrétiens et musulmans se sont affrontés aussi bien dans le nord que dans le sud du pays. Dans l'ancien Biafra, les villes d'Onitsha, de Nnewi et Awka dans l'État d'Anambra et Owerri, dans l'État voisin, ont été les témoins d'émeutes à la suite du retour des corps des victimes des nouveaux massacres dans le nord¹⁶.

Au moment où le Biafra rejoignait le Nigeria, Ofoegbu (p. 1) remarquait que « de nombreux amis souhaitaient savoir » ; aujourd'hui, la sortie régulière de nouveaux récits — dont le dernier est le roman d'Adichie, *Half of a Yellow Sun* (2006) — sur ce conflit datant maintenant de quarante-et-un ans pourraient bien exprimer le malaise de leurs auteurs et leur crainte que les leçons de la guerre n'aient pas été comprises.

The Open University, Milton Keynes, Royaume-Uni.

16. À la suite de la publication de dessins humoristiques au Danemark. Voir l'article du *Monde* datant du 23 février 2006 et le site Internet nigérian : <http://news.biafranigeria.com/archive/guardian/2006/02/24/calm_return_to_onitsha_schools_remain_shut.php>.

BIBLIOGRAPHIE

ACHEBE, C.

- 1971 *Beware, Soul Brother : and Other Poems*, Enugu, Nwamife.
 1972 *Girls at War & Other Stories*, London, Heinemann.
 1981 *Femmes en guerre et autres nouvelles*, Paris, Hatier.
 1987 *Anthills of the Savannah*, London, Heinemann.
 1994 *Les termitières de la savane*, Paris, Union Générale d'Éditions (« 10-18 »).

ACHOLONU, C.

- 1985 *The Spring's Last Drop*, Owerri, Totan.
 1986 *Into the Heart of Biafra*, Owerri, Totan.

ADAMS, A. M.

- 2001 « It's a Woman's War. Engendering Conflict in Buchi Emecheta's *Destination Biafra* », *Callaloo*, 24 (1) : 287-300.

ADICHIE, C.

- 2006 *Half of a Yellow Sun*, London, Fourth Estate.

ADIMORA-EZEIGBO, A.

- 1992 *Fact & Fiction in the Literature of the Nigerian Civil War*, Lagos, Unity Publishing & Research Company.
 2005 « From the Horse's Mouth. The Politics of Remembrance in Women's Writing on the Nigerian Civil War », *Matatu*, 29-30 : 221-230.

AKUNEME, C.

- 2004 *I Saw Biafra*, Lagos, The Book Company.

AMADI, E.

- 1973 *Sunset in Biafra. A Civil War Diary*, London, Heinemann.
 1977 *Peppersoup and the Road to Ibadan*, Ibadan, Onibonoje publishers.

AMUTA, C.

- 1982 « A Selected Checklist of Primary and Critical Sources on Nigerian Civil War Literature », *RAL*, 13 (1) : 68-72.
 1988 « Literature of the Nigerian Civil War », in Y. OGUNBUYI (ed.), *Perspectives on Nigerian Literature : 1700 to the Present*, vol. I, Lagos, Guardian Books : 85-91.

ANIEBO, I. N. C.

- 1970 « In the Front Line » (short story), *Lagos Sunday Times*, May 17 : n. p.
 1974 *The Anonymity of Sacrifice*, London, Heinemann.
 1982 *Of Wives, Talismans and the Dead*, London, Heinemann.

- ARMSTRONG, A.
2000 « Speaking through the Wound : Irruption and Memory in the Writing of Ben Okri and Festus Iyayi », *Journal of African Cultural Studies*, 13 (2) : 173-183.
- AZIKIWE, N.
1977 *Civil War Soliloquies : More Collections of Poems*, Nsukka, Africa Book Co.Ltd.
- BOOKER, M. K.
2003 *The Chinua Achebe Encyclopedia*, London, Greenwood Press.
- BRYCE, J.
1991 « Conflict and Contradiction in Women's Writing on the Nigerian Civil War », *African Languages and Cultures*, 4 (10) : 29-42.
- CLARK, J. P.
1970 *Casualties : Poems 1966-1968*, London, Longman.
- EGEJURU, P.
1983 *The Seed Yams Have Been Eaten*, London, Heinemann.
- EKWE-EKWE, H.
1980 *The Biafra War : Nigeria and the Aftermath*, NY, Mellen.
- EKWENSI, C.
1976 *Survive the Peace*, London, Heinemann.
1980 *Divided We Stand*, London, Heinemann.
- EKWURU, A.
1980 *Songs of Steel*, Walton-on-Thames, Nelson.
- EMECHETA, B.
1982 *Destination Biafra*, London, Heinemann.
- EMENYONU, E. N. (ed.)
2004 *Emerging Perspectives on Chinua Achebe*, vol. I, Trenton, N.J.-Asmara, Africa World Press.
- FEUSER, W.
1986 « Anomy and Beyond : Nigeria's Civil War in Literature », *Présence Africaine*, 137-138 : 113-151.
- FURNISS, G.
1991 « Hausa Poetry on the Nigerian Civil War », *African Languages & Cultures*, 4 (1) : 21-28.
- HENSHAW, J. E.
1976 *Enough is Enough*, Benin City, Ethiope.

IGBOKWE, J.

1995 *Igbos, Twenty-Five Years after Biafra*, Ikoyi, Advent Communications.

IKE, C.

1976 *Sunset at Dawn*, London, Collins & Harvill Press.

IKIBIE, R.

1979 « How Muse Inspired Iroh », Lagos, *Daily Times*, 15th September : n.p.

IROH, E.

1976 *48 Guns for the General*, London, Heinemann.

1979 *Toads of War*, London, Heinemann.

1982 *The Siren in the Night*, London, Heinemann.

IYAYI, F.

1986 *Heroes*, Harlow, Longman.

KUM'A N'DUMBE, A.

1973 *Kafra-Biatanga : tragédie de l'Afrique*, Paris, P. J. Oswald.

MADIEBO, A.

1980 *The Nigerian Revolution and the Biafran War*, Enugu, Fourth Dimension.

MCLUCKIE, C.

1987 « A Preliminary Checklist of Primary and Secondary Sources on Nigerian Civil War/Biafran War Literature », *RAL*, 18 (4) : 510-527.

MEZU, O.

1971 *Behind the Rising Sun*, London, Heinemann.

MUNONYE, J.

1973 *A Wreath for the Maidens*, London, Heinemann.

NEOGY, R.

1997 « On Biafra. A Conversation with Chinua Achebe », *Transition*, 75-76 : 222-231.

NJOKU, R.

1986 *Withstand the Storm : War Memoirs of a Housewife*, Ibadan, Heinemann.

NNAEMEKA, O.

1997 « Fighting on All Fronts : Gendered Spaces, Ethnic Boundaries and the Nigerian Civil War », *Dialectal Anthropology*, 22 : 235-263.

NWACHUKWU-AGBADA, J. O.

1996 « Lore from Fiction : Praise and Protest in Biafran War Songs », *Anthropos*, 91 (4-6) : 525-534.

NWAHUNANYA, C.,

1991 « The Aesthetics of Nigerian War fiction », *Modern Fiction Studies*, 37 (3) : 427-443.

NWAHUNANYA, C. (ed.)

1997 *A Harvest from Tragedy : Critical Perspectives on Nigerian Civil War Literature*, Owerri, Springfield.

NWANKWO, V.

1969 *Der Weg nach Udim*, Bonn, Afrika-Presse Dienst.

1985 *The Road to Udim*, Enugu, Fourth Dimension.

NWAPA, F.

1971 *This is Lagos*, Enugu, Tana Press.

1975 *Never Again*, Enugu, Nwamife publishers.

1980 *Wives at War and Other Stories*, Enugu, Tana Press.

OBASANJO, O.

1979 *My Command : An Account of the Nigerian Civil War 1967-1970*, Ibadan, Heinemann.

OFOEGBU, L.

1985 *Blow the Fire*, Enugu, Tana Press.

OGEDE, O.

1988 « Exile and the Female Imagination. The Nigerian Civil War, Western Ideology (Feminism) and the Poetry of Catherine Acholonu », *Neohelicon*, 26 (1) : 125-134.

OHAEGBU, A.

1981 « La guerre civile nigériane comme facteur de création littéraire », *Peuples noirs*, 21 : 121-136.

OKPEWHO, I.

1976 *The Last Duty*, London, Longman.

OMOTOSO, K.

1972 *The Combat*, London, Heinemann.

ONWUBIKO, P.

1988 *Running for Cover*, Owerri, Kay Bee Cee.

ONWUCHEKWA, J.

1970 *Biafra : Requiem for the Dead in War*, Port Moresby, Papua Pocket Poets.

OTOKUNEFOR, H. C. & NWODO, O. C. (eds.)

1989 *Nigerian Female Writers. A Critical Perspective*, Lagos, Malthouse Press.

RAVENSROFT, A.

1975 « The Nigerian Civil War in Nigerian Literature », in H. MAES-JELINEK (ed.), *Commonwealth Literature and the Modern World*, Bruxelles, Librairie Marcel Didier : 105-113.

ROTIMI, O.

1971 *Kurunmi*, Ibadan, Oxford University Press.

SARO-WIWA, K.

1989 *On a Darkling Plain. An Account of the Nigerian Civil War*, London, Saros International.

SMITH, D. J.

2005 « Legacies of Biafra : Marriage, “Home People” and Reproduction among the Igbo of Nigeria », *Africa*, 75 (1) : 30-45.

SOYINKA, W.

1971 *Madmen and Specialists*, London, Methuen.

1972 *The Man Died : Prison Notes*, London, Rex Collins.

1973 *A Season of Anomy*, London, Rex Collins.

1986 *Cet homme est mort*, Paris, Belfond.

1993 *Une saison d'anomie*, Paris, Librairie Générale Française, Livre de poche.

1993 *Fous et spécialistes*, Ivry, Nouvelles du Sud.

UMELO, R.

1978 *Felicia*, London, Macmillan.

WONODI, O.

1971 *Dusts of Exile*, Ife, Pan-African Pocket Poets.

RÉSUMÉ

Cette étude considère l'impact de la guerre civile nigériane sur la vie quotidienne et les relations interpersonnelles des Biafrais telle qu'elle est présentée dans *Femmes en guerre et autres nouvelles* d'Achebe et *Blow the Fire* de Leslie Ofoegbu. Ces deux écrivains, dont l'un, déjà traduit dans plusieurs langues, a été le premier à projeter le pays igbo sur la scène internationale, et dont l'autre est une Écossaise mariée à un Nigérian et qui vécut au Biafra pendant les années de guerre, offrent, au-delà de leurs différences, un témoignage de l'intérieur sur le conflit qui a déchiré le pays de 1967 à 1970. *Femmes en guerre et autres nouvelles*, traduit en français en 1981, est un recueil de nouvelles dont trois sont directement inspirées par le conflit. *Blow the Fire* est un récit autobiographique témoignant de la vie quotidienne de l'auteure et de sa famille à l'époque. L'étude met en lumière la remise en question des valeurs traditionnelles et l'évolution des attitudes face au déracinement, à l'exode, au danger et à l'omniprésence de la mort. Elle révèle également le rôle crucial des femmes en tant que gardiennes de la vie au cœur de la zone encerclée.

ABSTRACT

Portraits of Women in Biafra: A Comparative Study of Chinua Achebe and Leslie Ofoegbu. — This study explores the impact of the Nigerian Civil War on the daily lives and interpersonal relationships of Biafrans as they are depicted in Chinua Achebe's *Femmes en guerre et autres nouvelles* and Leslie Ofoegbu's *Blow the Fire*. Achebe, whose work has been translated into several languages, was the first writer to expose the Igbo country to the international scene. Ofoegbu is a Scottish woman married to a Nigerian who lived in Biafra during the war years. Beyond their differences, both authors offer insider testimonies on the conflict which tore the country apart from 1967 to 1970. *Femmes en guerre et autres nouvelles* is a collection of short stories, three of which are directly inspired by the conflict. *Blow the Fire* is an autobiographical novel which bears witness to the authors' and her family's daily lives at the time. This article highlights traditional values and changes of behaviour in the face of uprooting, exodus, danger and the omnipresence of death. It also reveals the crucial role played by women as the "guardians of life" in the encircled area.

Mots-clés/Keywords : Biafra, Achebe, Ofoegbu, femmes, littérature de guerre/Biafra, Achebe, Ofoegbu, women, war literature.